

Le beau voyage [fin]

Autor(en): **Gérard, R.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **33 (1965)**

Heft 5

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-569096>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le beau voyage

par R. Gérard

(fin)

«Mais nous approchions de la frontière. Au cours d'une halte dans un village, le brave Constantin avait recueilli quelques renseignements qu'il me transmit par téléphone : «Monsieur, je crois que nous pourrions passer grâce à nos passeports, mais l'armée rouge tient toutes les routes et fait ouvrir toutes les voitures. Je crains pour ce Monsieur qui est avec vous : tous les hommes en uniforme sont arrêtés, et ceux qui sont soupçonnés de désertion sont fusillés sur place». Cette nouvelle était désagréable; nous étions si près du but, c'est à dire de la liberté et de la civilisation! Mais une idée me traversa l'esprit : «Nicholas ! m'écriai-je. J'ai ici, dans une malle, des vêtements laissés à Saint Petersburg par ma sœur, que je lui rapporte. Vous allez vous en revêtir et vous passerez, aux yeux de ces douaniers pour Madame l'Ambassadrice. Dépêchons-nous. Quelle bonne plaisanterie !» L'idée était drôle, en effet. Sitôt jeté par la portière le dangereux uniforme, mon charmant ami se glissa dans une robe de satin qui enserrait sa taille à merveille, couvrit sa tête d'un capuchon de zibeline voilé de dentelles, et j'eus contre moi la plus jolie femme de toutes les Russies. Il était temps : le premier poste-frontière arrêtait la voiture. L'homme qui ouvrit la portière était un horrible soldat, pas même un officier, vulgaire et certainement à moitié ivre. Un vent glacial, pour le moins aussi désagréable que cet homme, envahit la voiture. Je montrai mes papiers, mon laisser-passer que l'individu examina interminablement en se grattant la tête. Puis il manifesta l'incroyable prétention de visiter mes bagages. «Monsieur, protestai-je, ce serait un affront pour mon pays ! D'ailleurs, Madame l'Ambassadrice, ici présente, est souffrante, très souffrante. Epargnez-nous ces formalités, ce sera tout à l'honneur de votre Révolution et excellent pour votre réputation à l'étranger.»

L'homme regarda attentivement «Madame l'Ambassadrice» dont le visage était soigneusement caché mais dont une épaule apparaissait nue sous les dentelles : «C'est vrai qu'elle est belle, votre femme, dit-il. Nous, ici, vous ne savez pas ce que ça nous manque une jolie femme. Eh ! bien, d'accord : embrassez-la un bon coup de ma part et je vous laisse partir.» J'hésitai, interdit, et l'homme se fâcha : «Eh ! bien quoi ? C'est comme ça que vous honorez Madame ? Vous préférez que je m'en charge moi-même ?».

«A ces mots, Nicholas se jeta dans mes bras et je sentis ses lèvres sur les miennes. Ce qui se passa ensuite ? J'entendis le gros rire du soldat, puis la portière claqua, la voiture démarra . . . Le danger était écarté, la frontière passée, la liberté était devant nous . . . Mais les lèvres de Nicholas ne s'étaient pas détachées des miennes. Mon bras se resserra autour de ses épaules, le capuchon tomba de sa tête et je connus, en pressant son corps contre moi, que, malgré la robe trompeuse, ce corps n'était pas celui d'une femme . . .».

J'étais sous le hangar, contemplant cette voiture encore chaude de souvenirs, écoutant ce vieux monsieur dont les yeux ne me voyaient plus, perdu dans un rêve.

«Après, après...», demandai-je. «Après ? Eh ! bien, après tout fut simple : en Suède nous avons pris un bateau, j'ai fait embarquer ma chère berline avec nous, bien entendu. Nous avons débarqué à Anvers. A Paris, j'ai rendu compte de ma mission. Quelques jours plus tard, j'étais ici. Et depuis les années ont passé comme des matins d'été...».

«Mais Nicholas ? Qu'est-il devenu ?»

«Comment Nicholas ? Mais vous dînez avec lui presque chaque soir ! Il est toujours un peu sauvage, mais il a de la sympathie pour vous. Où serions-nous allés ? Aurions-nous accepté de banaliser notre amour en restant à la ville ? J'ai quitté la carrière. Nous sommes venus ici, dans la propriété de ma famille. Loin de toutes mesquineries, nous avons préservé jusqu'à ce jour, c'est-à-dire jusqu'en notre vieillesse, cet amour né d'un baiser ordonné par un douanier soviétique, cet amour né au cœur d'un des plus terribles dramas qu'ait connu l'Europe. Il fallait peut-être tant d'horreurs, tant de sang, pour que naisse cette fleur étrange. Nous comptons maintenant être heureux jusqu'au bout de notre vie. Vous comprenez ainsi, que, dans le musée familial, cette vieille voiture trop confortable et anachronique ait une place à part. Nous revenons quelquefois la voir. Les objets et les souvenirs ont la vie plus longue que nous...».

Le lendemain, Eric-Wagner revint de Florence, saoulé de mascarades, enivré de vide. «Eh ! bien, me demanda-t-il, ne t'es-tu pas trop ennuyé auprès de cette vieille barbe qu'est mon oncle Pierre ?». Je me permis de lui répondre assez froidement : «Non seulement je ne me suis pas ennuyé mais je te prie de parler de «tes» oncles avec un peu plus d'égards».

Il fit semblant de ne pas comprendre. Décidément, ces anciennes familles gardent toujours cachés jalousement leurs plus beaux secrets !

Sur une série d'articles décevants...

L'hebdomadaire «Candide», fort mal nommé, publie depuis cinq semaines une série de reportages sur »L'homosexualité en France» et présente cette enquête comme une mise au point définitive; enquête rédigée par Messieurs Arnaud Grou-Radenez, Michel Borget, Robert Jasseron, Francis Rico et Eric Zwigli, tous inconnus; mais l'établissement d'une telle équipe pouvait donner confiance.

Le premier numéro, paru à fin février, surprenait un peu par une illustration photographique tendancieuse en ce sens qu'elle montrait des petites «folles» fort jeunes, à cheveux longs, portant sac à main, et des travestis. On connaît les obligations commerciales d'un hebdomadaire, ce qui compte dans ces cas c'est le texte, et le texte ne semblait pas correspondre au premier abord à ce parti-pris.

Je me permets de communiquer et commenter certaines phrases de cet article, les unes justes et compréhensives, les autres d'une fausseté manifeste. «Leur quartier général à Paris semble être le café de Flore à Saint-Germain des Prés...». Erreur, le Flore est redevenu depuis quelques années un désert lugubre et son public n'est plus du tout représentatif. «Le patron de ce café déclare qu'en été, le soir, sa terrasse en est,